

[...]

Il y a Boris, l'écrivain dont l'esprit reste celui « de l'enfant prodigue » qu'a remarqué Gide, et qui n'accepte pas ses rides, « des tranchées qui ne demandent qu'à s'ouvrir aux microbes » ; il y a Bague, sa compagne, qui l'apaise quand le spectacle des tranchées se fait trop pénible ; il y a Sylvia Thùrr, une rencontre de hasard qui lui enseigne les dieux mayas et leurs secrets ; il y a Arnold, un autre écrivain, russe comme Boris - ils ont la même mère - et qui pourrait bien être son double, sa face refusée qu'il combat et dont il reçoit des coups ; il y a surtout « la salope », cette aiguille qui marque le temps et qui le « guide, telle l'étoile du berger vers la crèche de (sa) fin ». Des écrivains faisant leur sujet de la vieillesse où ils sont entrés, s'interrogeant sur l'intérêt et l'importance de leur œuvre, cela s'est déjà fait. Rarement avec une telle acuité, un tel humour fort d'être discret, une telle gravité dans le fond, une telle légèreté dans la forme. Schreiber donne là un roman confidence dont la qualité littéraire est aussi éblouissante qu'universel son propos. Et s'adresser à tous en décrivant les tourments d'un seul, c'est cela un talent d'écrivain.

[...]